

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Page 365 comporte une numérotation fautive: p. 355.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

TROISIÈME PARTIE
XIII

POURQUOI LE COMTE DU LUC QUITTA LA FORÊT DE CAYLUS
POUR SE RENDRE A SAINT ANTONIN

Le connétable de Luynes n'était pas un foudre de guerre ;

ce n'était pas en dressant des pies-grèches qu'il avait appris à commander des armées.

Parti de bas, comme tous les favoris vulgaires, il ne s'était jamais proposé d'autre but que celui d'acquérir une grande fortune, d'arriver aux honneurs les plus élevés et d'établir sa famille dans des charges considérables. Son caractère hautain, qui le



...avec votre permission, messieurs, je reprendrai mon discours dès le commencement.

faisait haïr et mépriser des autres courtisans, ses vues courtes, la marche détournée, irrésolue qu'il imprimait à toutes choses, ne devaient que médiocrement inquiéter un général aussi habile et aussi expérimenté que le duc de Rohan, qui passait avec raison pour un des plus beaux génies militaires de cette époque.

Lorsque le roi partit de Paris, à la tête de vingt-cinq mille hommes, pour étouffer la rébellion causée en Guienne et dans le Languedoc par l'annexion brutale et impolitique du Béarn, le maréchal de Lesdiguières avait soumis au roi un plan de campagne que Bassompierre, Théninès et l'évêque du Luçon avaient ébauchement appuyé. Ce plan était simple ; il épargnait l'effusion du sang, et devait incontestablement réussir.

Voici quel il était en deux mots :

L'armée royale marcherait droit en Languedoc ; sans s'occuper des villes plus ou moins bien disposées qu'elle rencontrerait sur son chemin, sans perdre son temps à faire ouvrir leurs portes et y mettre des garnisons, ce qui l'affaiblirait sans aucun bénéfice réel, cette armée investirait à la fois Montpellier, Toulouse et Montauban, les trois principales villes du Languedoc et de la Guienne, les seules capables d'opposer une sérieuse résistance. Le duc d'Angoulême serait détaché avec 1,500 chevaux et 4,000 hommes, auxquels viendraient se joindre 7,000 hommes levés en Bretagne par M. de Vendôme et qui, après être venus par mer à

Bordeaux, remonteraient la Garonne et le Tarn ; à la tête de ces 12,000 hommes, le duc d'Angoulême tiendrait la campagne aux environs des villes investies, de façon à intercépter tout secours de la part des Huguenots dont, on le savait, les forces ne dépassaient pas en tout 16,000 hommes.

De plus, les habitants de Toulouse, de Montpollier et de Montauban, pris à l'improviste, nullement sur leurs gardes, et ne se trouvant pas encore en état de défense, n'opposeraient selon toute probabilité qu'une faible résistance aux troupes du roi ; par conséquent la rébellion serait immédiatement étouffée dans son germe.

Ce plan était sage, parfaitement exécutable ; selon l'avis de tous les généraux compétents, il devait infailliblement réussir. Aussi le connétable du Luynes se garda-t-il bien de l'accepter, et s'obstina-t-il à vouloir faire exécuter celui qu'il avait conçu.

Le plan du connétable consistait à marcher à petites journées en occupant le plus grand espace possible, faire des entrées triomphales dans toutes les villes, mettre garnison dans celles qui résisteraient, et d'essayer de traiter avec les gouverneurs huguenots, ainsi qu'il fut fait à Saumur avec Du Plessis Mornay, auquel on n'enleva pas son gouvernement, mais qu'on lui emprunta par acte parfaitement en règle. Il est vrai qu'une fois maître de la place, le connétable se garda bien de faire exécuter le traité qu'il avait fait signer au roi et que lui-même avait contresigné.

Si l'histoire n'était pas là pour affirmer le fait, on ne pourrait aujourd'hui croire à une telle démenche.

L'armée royale conduisait avec elle un carme déchaussé qui, l'année précédente, avait prophétisé, du moins on l'assurait, la victoire des Autrichiens devant Prague. Ce carme assura que, si l'armée royale mettait le siège devant Montauban, la ville se rendrait infailliblement au roi un certain jour qu'il désigna. Mais il fallait néanmoins procéder en cette affaire selon les principes de la sagesse humaine et tirer quatre cents coups de canon. On les tira. Le roi et de Luynes les comptèrent gravement, et bien d'autres après. Il ne tomba pas une pierre des murailles hérétiques ; il fallut entamer un siège en règle. Le moine fut chassé de l'armée, et, ainsi que le dit Bassompierre, le connétable resta encore plus camus qu'il ne l'était précédemment.

Mais nous n'insisterons pas, quant à présent, sur ce sujet, n'étant pas encore arrivé au siège de Montauban.

Le duc de Rohan avait habilement profité des sottises du connétable de Luynes dont, au reste, il connaissait de longue date l'impéritie, pour hâter ses préparatifs.

Son premier soin avait été de faire de Montauban une place au moins aussi forte que La Rochelle. Il avait confié le commandement de la ville au duc de la Force, qui s'y était bravement jeté avec ses enfants ; profitant du temps que perdait le connétable en entrées triomphales et en sièges de peu d'importance, comme ceux de Saint-Jean-d'Angély, Nérac, Castel-Jaloux, Clérac et autres places dont la prise n'avait aucune signification pour le succès de la guerre. Averti en outre que le connétable, sur la foi de son carme déchaussé, convaincu que, puisque Dieu était avec lui, les forces dont il disposait étaient plus que suffisantes, avait contrémandé l'arrivée des sept mille hommes du duc de Vendôme, M. de Rohan, après s'être bien entendu avec M. le duc de la Force, qui avait le commandement des trompes, M. d'Orval, gouverneur de Montauban, et Dupuis, le premier consul de la ville, homme sage, prudent et surtout dévoué au duc, avait résolu de faire des levées dans les Cévennes, où il comptait un grand nombre de partisans ; et de tenir la campagne contre le duc d'Angoulême

chargé du commandement de l'armée de secours, qu'il fatiguerait et affaiblirait par des combats d'avant-garde, tout en essayant, chaque fois que cela serait possible, de jeter des secours dans la place.

Aussi, lorsque le roi, après s'être donné le facile plaisir de s'emparer de la plupart des petites villes du bas Languedoc, excepté cependant la ville de Saint-Antonin, qui lui opposa une résistance désespérée, s'avança enfin sur Montauban, le duc de Rohan était-il parfaitement en mesure de lui opposer non seulement une vigoureuse résistance, mais presque de lui imposer des conditions, ce que certes, deux mois auparavant, il n'aurait pu faire ; car, à cette époque, ainsi que l'avait fort bien prévu le maréchal de Lesdiguières, les protestants étaient en complet désarroi, toutes leurs places étaient ouvertes, et ils avaient à peine deux mille hommes en état de tenir la campagne.

A l'époque où se passe notre histoire, une forêt considérable s'étendait entre Ginals et Cayus ; ses derniers contreforts venaient mourir à quelques pas seulement de cette ville.

Le 10 août, entre deux et trois heures de l'après-dîner, deux cavaliers montés sur de magnifiques genêts d'Espagne, armés et caparaçonnés en guerre, émergèrent de cette forêt et prirent au grand trot la route de Saint-Antonin. De ces cavaliers, le premier était le comte du Luc ; le second son page favori, Claude Aubryot.

Bien des événements s'étaient passés depuis le jour où nous avons quitté nos personnages galopant à tout bride sur la route de Compiègne.

A part quelques rares exceptions, les Vauriens de Clair-de-Lune et les recrues du capitaine Vatan étaient arrivés au rendez-vous qu'on leur avait assigné.

Depuis quinze jours déjà, ce corps de partisans assez formidable était embusqué dans la forêt dont nous avons parlé plus haut. De là, il harcelait sans merci les troupes royales, et souvent leur imposait des échecs assez graves ; mais ce dont il s'acquittait avec un talent tout particulier, c'était de l'enlèvement des convois, Sur dix convois qui passaient à sa portée, neuf restaient entre ses mains.

Claude Aubryot, le page si mutin et si déterminé avec lequel nous avons eu occasion de faire connaissance dans le précédent chapitre, n'avait pas démenti les prédictions du capitaine. Le charmant démon avait réussi, Dieu sait comment, à si bien capter la bienveillance générale, que tout le monde l'adorait et ne jurait plus que par lui. Le comte du Luc en raffolait, à tel point qu'il ne pouvait plus s'en passer une seconde ; partout il l'accompagnait avec lui ; du reste, rendons cette justice au page, rien n'était à la fois gracieux, malin, délégué et démon comme ce charmant lutin. Il était toujours prêt, soit à se battre, soit à faire une espièglerie, quelles que fussent en être pour lui les conséquences. Aussi le rencontrait-on toujours riant, battant ou battu ; au demeurant, le meilleur fils du monde.

Deux heures auparavant, le comte Olivier du Luc avait reçu une missive de M. de Lectoures, missive dans laquelle le secrétaire du Luc lui annonçait que M. de Rohan, arrivé le soir précédent des Cévennes, avait définitivement établi son quartier général à Castres, où il le priait de se rendre sans retard. M. de Lectoures ajoutait en post-scriptum que le duc de Rohan, ayant à s'entretenir avec lui d'affaires graves, et surtout secrètes, ferait tout son possible pour aller à sa rencontre jusqu'à Saint-Antonin et lui éviter ainsi les ennuis d'une longue route.

A la réception de ce message, M. le comte du Luc, après avoir laissé le commandement au capitaine Vatan, et lui avoir

recommandé la plus grande prudence, était monté à cheval et s'était mis en route sans autre escorte que son page.

Depuis la séparation du comte du Luc avec sa femme, séparation dont le comte, dans son esprit, attribuait les motifs à la manière déloyale dont le duc de Rohan avait abusé de l'hospitalité qui lui avait été offerte au château de Mauvers, le hasard semblait avoir pris à tâche de ne plus remettre les deux gentilshommes en face l'un de l'autre.

Le comte du Luc nourrissait une haine profonde contre le duc ; il n'était resté dans le parti de la réforme que dans l'espoir de trouver un jour l'occasion de se venger d'une façon complète de toutes les insultes qu'il accusait le duc de lui avoir faites.

La pensée d'une trahison avait à plusieurs reprises traversé son esprit ; s'il avait persisté à combattre dans les rangs de ses coreligionnaires et à servir les intérêts du duc, c'est parce qu'il voulait avant tout une vengeance éclatante, une rencontre avec lui où l'un des deux demeurerait sur le terrain.

Cette entrevue si longtemps différée et qui, dans quelques heures peut-être allait avoir lieu, devait, selon toute prévision, amener une catastrophe sanglante.

Claude Aubryot, de même que tous les favoris qui savent flatter adroitement les passions de leurs maîtres, avait réussi à s'emparer de quelques lambeaux des secrets du comte. Il était devenu presque son confident ; mais, pour obtenir ce résultat, il lui avait fallu agir de ruse et surtout procéder avec la plus grande adresse.

Le comte du Luc, lorsque la passion ne l'aveuglait pas, n'était point homme à se laisser facilement tromper. Son jugement était sain, et la droiture naturelle de son caractère n'admettait aucune de ces honteuses capitulations de conscience devant lesquelles ne reculent pas certains esprits atrophiés, pour qui tous moyens sont bons lorsqu'ils ont un but à atteindre.

De plus, Olivier avait près de lui un homme qui s'était si bien identifié avec son caractère, qu'il semblait être le reflet vivant de sa conscience, car sur un mot, sur un regard, il devinait ses pensées les plus secrètes. Cet homme était le capitaine Valan.

La confiance entre lui et le comte était si entière e'eût été folie d'essayer, non pas de la détruire, mais seulement de l'ébranler.

Claude Aubryot, dont nous devons l'avouer, la conduite était assez ténébreuse, semblait suivre un but caché ; il s'était appliqué à ne pas éveiller les soupçons si faciles à naître dans l'esprit du capitaine dont il redoutait surtout la perspicacité ; il s'était aperçu que malgré la bienveillance qu'en toute occasion lui témoignait l'aventurier, celui-ci cependant semblait éprouver pour lui à son insu peut-être, une répulsion instinctive qu'une imprudence du jeune homme changerait aussitôt en une haine implacable.

La conduite tenue par le jeune homme envers le capitaine, il se l'était imposée de même vis-à-vis de Clair-de-Lune, de Double-Épée et généralement de toutes les autres personnes lui semblant assez avant dans la confiance du comte.

Voilà où en étaient les choses et la position que le page avait su conquérir en moins de deux mois au moment où nous le retrouvons galopant sur la route de Saint-Antonin auprès de son maître.

Le comte paraissait soucieux. Ordinairement, pendant ses longues excursions, sans encourager positivement le babil de son page, il semblait cependant le souffrir avec assez de plaisir ; parfois même les réparties souvent piquantes du jeune homme amenaient un fugitif sourire sur ses lèvres.

Ce jour-là, il n'en était pas ainsi.

Depuis deux heures déjà qu'ils avaient quitté le campement de Caylus, pas un mot n'avait été échangé entre eux. Le comte n'avait pas desserré les dents, et tous les efforts de son page pour l'égayer étaient demeurés sans effet.

Tout d'un coup le jeune homme poussa un soupir à faire tourner les ailes d'un moulin, et s'écria d'un air pitoyable, comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Hélas ! hélas ! quel malheur que nous soyons de la vache à Colas, comme disent messieurs les catholiques !

— Hein ! quelle est cette nouvelle lubie ? s'écria le comte en le regardant avec surprise. Que dites-vous dont là, monsieur ?

— Moi, monseigneur, je dis ce que vous avez entendu.

— Ainsi, vous regrettez d'être de la religion réformée ?

— Oh ! cela, monseigneur, de toute mon âme.

— Qu'est-ce à dire ? Et pourquoi cela, s'il vous plaît, garnement que vous êtes ?

— Parce que, monseigneur, si j'étais catholique, je pourrais me faire moine.

— Ah bon ! en voici bien d'une autre à présent vous désirez vous faire moine ?

— Oui, monseigneur.

— Et puis-je, sans indiscrétion, vous demander pour quel motif ?

— Oh ! rien n'est plus simple, monseigneur. Parce que, au moins si j'étais moine, j'aurais les bénéfices de l'état, au lieu que n'étant qu'un pauvre diable de huguenot, deux ou trois fois damné, à ce que toujours prétendent les catholiques, je me vois contraint à mener auprès de vous la vie monacale sans avoir en aucune façon les grâces de l'état ni les bénéfices.

Le comte le regarda un instant, les sourcils froncés.

— Il suffit, monsieur, lui dit-il enfin, puisque mon service vous semble si lourd, ce soir, en arrivant au camp, j'aviserais à vous en décharger ; dès ce moment, monsieur, vous êtes libre de chercher telle autre condition qu'il vous plaira.

— Oh ! monsieur ! s'écria le jeune homme en fondant en larmes ; est-il possible que je sois assez malheureux pour avoir encouru votre disgrâce ? Moi qui vous aime tant, monseigneur, pour une seule parole échappée, je ne sais comment, de mes lèvres, rendez-vous mon cœur victime des sottises de ma langue ?

— Vous souffrez près de moi, enfant ; je n'ai ni le droit, ni la volonté de vous rendre sciemment malheureux.

— Monsieur, pardonnez-moi ! oubliez cette folie. Ne vous souvenez, je vous en conjure, que de mon inaltérable dévouement à votre personne. Je ne suis qu'un enfant, pas même un homme. En me prenant à votre service, vous m'avez promis que jamais vous ne vous sépareriez de moi : je vous aime, monseigneur, je vous aime comme si vous étiez... non pas mon père, car vous êtes encore trop jeune pour cela, mais mon frère aîné... Voyez, je pleure, monseigneur, n'aurez-vous pas pitié de moi ? Je vous voyais triste, pensif, silencieux surtout, je voulais éveiller votre attention, donner le change à vos pensées ; tout me semblait bon pour cela, monseigneur, faut-il que je retourne au camp ?

— Non, reste, dit enfin le comte ; mais que ceci te serve de leçon, enfant.

— Oh ! je m'en souviendrai, dit-il ; ce reproche que j'ai mérité sera le dernier que vous m'adresserez, monseigneur.

— J'y compte, tu l'as dit toi-même, mon pauvre Aubryot, tu n'es encore qu'un enfant, pas même un homme, heureusement pour toi. Les légers chagrins auxquels ton enfance s'est trouvée

en butte, loin de meurtrir ton cœur, n'ont fait que le rendre plus fort. L'adversité ne t'a pas encore soufflé de son aile pesante ; ton avenir est brillant comme ton passé fut sans nuages. Dieu te conserve longtemps cette joyeuse insouciance, Aubryot ! La foi, c'est la vie. Moi, j'ai souffert des douleurs d'autant plus cruelles qu'elles me venaient d'être plus aimés. Aubryot, ne donne jamais à une femme une fibre de ton cœur, si tenue qu'elle soit, car cette fibre, dans la main de cette femme, lui suffira pour te broyer le cœur et t'imposer d'éternelles tortures. Souviens-toi de ceci, enfant ; tu as vingt ans bientôt ; tu as l'âge où l'âme s'éveille, se dilate au souffle de l'amour, où elle perçoit, comme à travers un rêve, des harmonies inconnues, envoiées. Les femmes pour toi sont toutes des anges qui s'enveloppent pour te sourire dans les ailes diaphanes qui du ciel les ont conduites sur terre. Ce que tu aimeras bientôt, ce n'est pas une femme, c'est la femme, la créature ; parce que tu verras briller dans son œil plein de langueur provocatrices ce secret de voluptés étranges que tu aspiras à connaître et dont tu veux lui ravir la révélation. Tu es beau ; bien de séduisantes maîtresses viendront quêter de toi un sourire, un regard, une caresse. Aime-les toutes et n'en aime aucune ; où, si tu te laisses entraîner à devenir l'amant d'une seule, souviens-toi de ceci : c'est que la femme la plus belle n'est composée que de lâchetés, de trahisons et de perfidies ; que mieux vaut confier sa vie à un roseau à demi-brisé que de croire à une seule des paroles d'une femme, cette parole fut-elle prononcée dans le délire et dans l'onivrement de la passion.

— Combien vous avez dû souffrir, monseigneur, pour parler ainsi de ces créatures qui, dit-on, sont créées pour notre bonheur !

— Tu as raison, je suis fou de te parler ainsi. L'expérience acquise par un homme n'a jamais profité à un autre. Suis la voie qui t'est tracée comme j'ai suivi la mienne, et fataloment tu arriveras un jour où déjà je suis arrivé, moi, c'est-à-dire au désenchantement et à la haine.

— Oh ! monseigneur ?

— Va, va, enfant, suis ta route, te dis-je. D'ailleurs, le malheur trempera ton âme et fera de toi un homme. Celui qui ne croit plus est d'autant plus fort qu'aucune considération ne peut le retenir et l'empêcher de faire sa volonté quelle qu'elle soit. Mais écoute un bon conseil. Si tu veux être heureux en amour souviens-toi de ceci : Reste toujours supérieur à ta femme, traite-la comme une mule rétive ; ris de ses pleurs, en un mot, ne la touche qu'avec une main de fer, gantée de velours. Elle sera fière de toi et elle t'aimera, parce que tu l'auras domptée ; ceci est l'histoire de toutes les bêtes féroces. J'aimais deux femmes, deux anges, blonds et bruns ; à l'une j'avais donné tout mon amour ; pour l'autre, j'éprouvais la tendresse la plus dévouée qu'un frère puisse avoir pour une sœur chérie. Sais-tu ce qu'elles ont fait, ces deux adorables créatures, pour l'homme qui vivait constamment à leurs genoux, cherchant leurs moindres caprices afin de les satisfaire plus vite ? Un jour, elles se sont ligées contre moi, et froidement, lâchement, de parti pris, elles ont fait entrer le déshonneur et l'adultère dans ma maison ; en moins d'une heure, elles ont à jamais détruit mon bonheur.

— Oh ! cela est affreux, monseigneur ; ces femmes, vous les avez tués ?

Le comte haussa les épaules.

— Claude Aubryot, reprit-il avec amertume, les femmes sont parvenues à faire admettre en principe qu'elles sont des créatures délicates, elles qui ont des nerfs d'acier ; des êtres faibles, elles qui, poussées par un désir ou une passion quelconque, sont capa-

bles d'accomplir des choses que nul homme n'osait entreprendre ; que l'on doit tout souffrir d'elles parce qu'elles sont sans défense, et que l'homme qui les touche du bout doigt, bien qu'on se jouant elles lui aient tout ravi, cet homme commet plus qu'un crime, il commet une lâcheté. Non, Claude Aubryot, je n'ai pas tué ces femmes ; je me suis rongé d'elles, comme le doit et le devait faire un gentilhomme de mon nom. J'ai abandonné à ses remords l'épouse coupable, sans me plaindre, sans même essayer de la faire rougir de son adultère. Quant à l'autre, à celle qui n'avait répondu à mon amitié, à mon dévouement, à mes bienfaits, que par une trahison infâme, à celle-là...

— Celle-là ? murmura le page d'une voix insinuante.

— Il m'est monté au cœur un tel flot de dégoût et de mépris que j'ai retiré la main que j'avais tendue sur elle, et je l'ai laissée rouler dans le borborygme dont maintenant elle ne sortira plus, quoi qu'elle fasse.

— Oh !... s'écria avec un tressaillement nerveux le jeune homme dont l'œil lança un fulgurant éclair.

— Cela t'indigne, n'est-ce pas, enfant ? ton âme jeune et croyante ne peut encore comprendre un aussi horrible tissu d'infamies ; et cependant, tu le vois, ma vengeance a été terrible, car de ces deux femmes, la première a été par moi abandonnée à ses remords, et la seconde, trébuchant sur le bord de l'abîme est arrivée de chute en chute à n'être plus aujourd'hui qu'une ville et méprisable courtisane.

Par un mouvement plus fort que sa volonté et qui combla le comte d'étonnement, car il ne sut à quoi l'attribuer, le page enfoua les éperons aux flancs de son cheval qui partit comme un trait.

L'animal rendu furieux devint presque impossible à maîtriser, il fallut toute la science et toute la vigueur du jeune homme pour ne pas être désarçonné. Enfin il réussit à se rendre maître de son cheval et revint près du comte en riant aux éclats.

— Que t'est-il donc arrivé, enfant ? demanda Olivier, j'ai cru, Dieu me pardonne, que tu devenais subitement fou.

— C'est plutôt à mon cheval que vous devriez adresser le reproche, monseigneur ; je ne sais quelle mouche l'a piqué à l'improviste, mais j'ai vu le moment où, comme cette femme dont vous me parliez tout à l'heure, je reulais au fond d'un des précipices de la route.

— Bon ! reprit le comte, il ne t'est rien arrivé de fâcheux, j'en suis aise. Quant à ce dont nous parlions il y a quelques instants, ce sujet est épuisé maintenant, mieux vaut ne pas y revenir ; d'ailleurs, avant cinq minutes, nous serons arrivés à Saint-Antonin.

Après être sortis de la forêt de Caylus, les voyageurs avaient tourné Saint-Symphorien et étaient venus rejoindre la Bonnette, dont ils avaient constamment suivi la rive gauche. Ils avaient traversé Cas, laissé Mordaigne à leur gauche, et commençaient à apercevoir à quelques cinq cents pas, en avant la ville de Saint-Antonin, dont les murailles, crénelées et en parfait état de défense, se dressaient devant eux.

Les traces du passage des troupes royales se faisaient à chaque pas plus visibles. Les haies vives qui, dans ce pays, enclosent les champs étaient arrachées en maints endroits ; les cognassiers, les mûriers et les autres arbres de rapport sciés au ras de terre. Ça et là on apercevait les ruines lamentables et fumantes encore des fermes qui avaient été pillées et détruites, et des maisons fortes que les troupes avaient démantelées et incendiées. Des cadavres d'hommes, d'animaux, de femmes et même d'enfants gisaient épars çà et là sur la route ou jetés pêle-mêle dans les fossés.

Au passage des deux voyageurs, les oiseaux de proie occupés à déchiqnoter ces pauvres corps s'élevaient pesamment en poussant des cris lugubres. Plus le comte approchait de la ville, plus les traces de la guerre apparaissaient sinistres, et hideuses. On voyait des restes de retranchements, détruits et bouleversés ; des gabions, des sacs à terre, des chandeliers de tranchée renversés dans des fossés à demi-comblés, puis des lambeaux de toutes, des abris en branchages, des charrettes renversées, brisées, démontées ; les cendres de nombreux feux de bivouac et toujours, à chaque pas, de lugubres amas de cadavres, entièrement dépouillés et n'ayant plus face humaine, des armes brisées et ces mille engins, trop longs à nommer, qu'une armée laisse après elle lors d'une retraite précipitée.

Au sommet des murs sur lesquels apparaissaient bien visibles les marques des boulets royaux, se promenaient, le mousquet ou la pique sur l'épaule, les sentinelles protestantes.

Le comte et son compagnon détournaient les yeux avec un dégoût mêlé d'horreur en passant à travers les débris sans nom au milieu desquels ils étaient contraints de se frayer passage.

Lorsque les cavaliers arrivèrent à portée de mousquet de la ville, les sentinelles abaissèrent leurs armes en leur intimant l'ordre de s'arrêter ; injonction à laquelle le comte obéit aussitôt, en plaçant son mouchoir à la pointe de son épée et l'élevant au-dessus de sa tête.

Quelques minutes s'écoulèrent, un pont-levis se baissa et livra passage à une dizaine de cavaliers qui se dirigèrent, en bon ordre, à la rencontre des arrivants.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas, celui qui paraissait être le chef de ces cavaliers fit signe à ses compagnons de demeurer en arrière et il continua seul à galoper.

Le cavalier était un gentilhomme de haute mine, jeune encore, à la physionomie à la fois douce et martiale.

Le comte remit son épée au fourreau et fit quelques pas en avant.

— Monsieur, lui dit-il, après l'avoir salué courtoisement, je désire, si cela toutefois est possible, obtenir l'entrée de la ville.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ? répondit l'officier qui paraissait être d'un grade supérieur.

— Monsieur, je suis le comte Olivier du Luc de Mauvers.

— Il suffit, monsieur, interrompit vivement le gentilhomme ; je suis, moi, monsieur, le baron Charles Bertrand de Penavère, gouverneur de Saint-Antonin pour la religion. M. le duc de Rohan attend votre arrivée avec une vive impatience ; d'après le portrait qui m'avait été fait de vous, monsieur le comte, j'ai cru vous reconnaître et j'ai voulu avoir moi-même l'honneur de venir à votre rencontre.

— Je suis confus, monsieur, de tant d'honneur, répondit le comte du Luc, j'espérais être assez heureux pour saluer monsieur le duc de Rohan qui devait, m'a-t-on assuré dans les dépêches que j'ai reçues, me faire l'honneur de venir au devant de moi jusqu'à Saint-Antonin.

— Aussi verrez-vous monsieur de Rohan, monsieur ; il est ce matin même arrivé de Castres ; il attend votre visite avec la plus vive impatience.

— Hâtons-nous donc, monsieur, pour être plus tôt auprès de lui.

Les deux gentilshommes se placèrent alors côte à côte et s'approchèrent tout en causant de l'escorte que M. de Penavère avait laissée en arrière :

— Il paraît, dit en souriant le comte, tout en montrant les

cadavres et les débris de tranchées épars çà et là, que vous avez eu récemment maille à partir avec l'armée royale.

— Pas précisément, monsieur le comte, mais du moins avec un fort détachement de cette armée. M. le duc d'Angoulême, ignorant probablement que Saint-Antonin est une ville fermée et munie comme vous le voyez de bonnes murailles, est venu à l'improviste camper devant nous et nous sommer de battre la chamade. Il a même tenté une camisade qui, à la vérité, a été vigoureusement repoussée, mais qui, je l'avoue, nous a donné fort à faire. En somme, le brave duc qui, ainsi que vous le savez, n'est pas un grand vainqueur, en voyant reçu si fièrement, a jugé prudent de plier bagage, et ma foi ! il a disparu comme il était venu, sans tambours ni trompettes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que nous n'avons nullement essayé d'inquiéter sa retraite. Nous étions bien trop satisfaits d'en être quittes à si bon marché.

En ce moment, ils pénétrèrent dans la ville.

Saint-Antonin est situé dans une délicieuse position, sur la rive droite de l'Aveyron, juste à l'embouchure de la Bonnetto. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville d'une importance secondaire du département de Tarn-et-Garonne, dépendant de l'arrondissement de Montauban ; mais, à l'époque des guerres de religion, c'était une ville assez importante, sa position offrant un excellent point stratégique ; elle était fermée de bonnes murailles ; les protestants y maintenaient une nombreuse garnison.

Saint-Antonin et Castres étaient alors comme les sentinelles avancées de Montauban ; leur importance était d'autant plus grande aux yeux des protestants, qu'ils pouvaient là, en toute sûreté, rassembler les secours nécessaires pour ravitailler Montauban en cas de siège et inquiéter l'armée de soutien destinée à défendre les abords de cette place.

— Quand me sera-t-il permis de me présenter à M. le duc de Rohan ? demanda le comte au gouverneur.

— A l'instant même, monsieur, si vous n'y voyez aucun inconvénient. Monsieur le duc, j'ai eu l'honneur de vous le dire, vous attend avec une vive inquiétude, ayant, paraît-il, à traiter avec vous d'affaires de la plus haute importance.

— Monsieur le duc de Rohan me comble, monsieur, mais je vous avoue que, ne connaissant pas la ville, je me trouve en ce moment assez embarrassé pour me rendre auprès de monsieur le duc.

— Le chemin est très-facile à trouver, monsieur, il s'agit simplement de me suivre ; j'aurai, si vous me le permettez, monsieur, l'honneur d'être moi-même votre introducteur. Monsieur le duc se trouve en ce moment à l'Hôtel-de-Ville, ou si vous le préférez, à la maison commune, où il préside le conseil.

— Oh ! oh ! il y a du nouveau, sans doute ?

— Les nouvelles sont tenues secrètes, mais vous le savez, monsieur le comte, quoi qu'on fasse, il en transpire toujours quelque chose au dehors ; d'ailleurs, comme il est probable que M. le duc de Rohan vous mettra dans quelques minutes au courant de tout ce qui se passe, il est inutile que je fasse le discret. Vous savez que monseigneur a l'habitude de dire que les espions sont les yeux d'une armée, aussi, en entretient-il un grand nombre. Un de ces espions paraît-il, serait arrivé hier à Castres et aurait informé le duc que les troupes royales iraient sans délai mettre le siège devant Montauban.

— Que m'apprenez-vous là, monsieur ? s'écria le comte avec étonnement, est-ce que Clérac se serait rendu ?

— Non, pas encore, mais entre nous la ville est aux abois, la garnison [fort réduite ne touche plus qu'une once de pain par

jour ; de plus, la division s'est mise entre les différents chefs, de sorte que si les troupes royales tentent un vigoureux assaut, il est plus que probable que la ville sera prise ; du reste, le connétable aurait, paraît-il, résolu de laisser devant la ville des forces suffisantes tout en conduisant le gros de l'armée vers Montauban. Mais nous voici arrivés, monsieur le comte, bientôt vous en saurez davantage.

Ils se trouvaient en ce moment devant l'Hôtel-de-Ville dont les abords étaient protégés par un fort piquet de soldats.

L'escorte fit halte. Les deux gentilshommes mirent pied à terre.

Le comte jeta la bride de son cheval à Claude Aubryot et il suivit M. de Penavère dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville.

XIV

QUEL FUT L'ENTRETIEN QUE LE DUC DE ROHAN ET LE COMTE DU LUC EURENT ENTRE EUX, ET CE QUI S'EN SUIVIT

L'intérieur de l'Hôtel-de-Ville de Saint-Antonin était encombré de gens de toutes sortes, de toutes espèces, bourgeois, soldats, magistrats, allant, venant, courant à travers les corridors.

Après avoir traversé quelques salles remplies d'une foule compacte qu'ils eurent une grande difficulté à rompre, M. de Penavère et le comte du Luc arrivèrent enfin à une salle beaucoup plus grande que les autres, décorée avec un certain luxe sévère et étriqué il est vrai, suivant la coutume des protestants, mais qui cependant tranchait avec l'amouplement mesquin des autres pièces.

Cette salle se nommait la « Salle des Cotloques. » C'était là où se réunissaient les consuls, les échevins, les ministres pour discuter des intérêts de la religion.

En ce moment la réunion était fort nombreuse.

Une estrade élevée de trois marches occupait les deux tiers de la longueur et de la largeur de cette salle ; elle était garnie d'une barrière en fer curieusement travaillée, servant à contenir le public. Cette barrière était à hauteur d'appui ; une large porte, ouverte au centre, était gardée par deux carabins du régiment d'Orval, qui avaient grand'peine à maintenir la foule. Sur l'estrade se trouvait une table immense, recouvert d'un tapis vert.

Le duc de Rohan, complètement armé en guerre, était assis sous un dais de velours cramoisi, au centre de cette table, ayant à sa droite et à sa gauche les consuls, les échevins, les ministres et les bourgeois les plus influents de la ville.

Deux sièges étaient vides, l'un à la droite, l'autre à la gauche du duc.

Une foule d'officiers de tous rangs et de tous grades se tenaient immobiles et silencieux dans le fond de la salle, auprès d'une porte recouverte par une portière ; près de la balustrade, à droite et à gauche, il y avait deux tables plus petites occupées par des greffiers qui sans doute, à voir la rapidité avec laquelle ils écrivaient, transcrivaient les décisions prises par le conseil.

Deux sentinelles du régiment d'Orval gardaient au dehors les abords de la salle.

Un huissier en robe, la chaîne d'argent au cou, la baguette d'ébène à la main, se tenait à l'intérieur près de la porte, afin d'introduire les arrivants ; un second huissier se promenait majestueusement dans l'espace laissé libre au milieu de la salle et dont le public n'occupait que les côtés.

En apercevant M. de Penavère et le comte du Luc, M. de

Rohan, qui faisait alors un discours écouté avec recueillement par les assistants s'interrompit, se leva et salua gracieusement le comte.

— Soyez le bienvenu parmi nous, monsieur le comte Olivier du Luc de Mauvers, dit-il avec un charmant sourire, vous êtes un des plus dévoués et des plus valeureux champions de la religion ; votre présence était impatiemment désirée ; veuillez venir prendre près de moi la place qui vous a été réservée au Conseil. Quant à vous, monsieur le baron de Penavère, au nom de mes amis et en mon nom, je vous remercie de nous avoir amené M. le comte.

— Monsieur le duc de Rohan, répondit Olivier avec un salut respectueux, il n'a pas moins fallu que les ordres positifs que vous avez daigné me donner pour me retenir...

— Je connais, monsieur le comte, les motifs honorables qui vous ont retenu et les services nombreux que, dans la tâche difficile qui vous avait été confiée, vous n'avez cessé de rendre à la religion.

Et d'un geste gracieux de la main, le duc invita le comte à s'approcher.

Les deux gentilshommes gravirent les degrés de l'estrade et allèrent prendre les places qui leurs avaient été réservées.

Il y eut alors un échange rapide de compliments et de serments de main entre le comte et plusieurs gentilshommes protestants de sa connaissance : d'ailleurs son nom avait été prononcé à voix haute ; ce nom jouissait depuis longue date d'une grande célébrité, l'accueil fait par ceux de la religion à celui qui le portait fut donc des plus affectueux et des plus flatteurs, d'autant plus que la belle prestance du comte, sa haute mine, ses gestes gracieux et graves à la fois avaient favorablement disposé tout le monde en sa faveur.

Lorsque le léger tumulte causé par l'arrivée des deux gentilshommes se fut à peu près calmé, le duc de Rohan fit signe qu'il voulait reprendre son discours, et un silence profond s'établit instantanément dans l'assistance.

— Messieurs, dit le duc, puisque monsieur le comte du Luc de Mauvers est maintenant parmi nous, et que je n'avais, avant son arrivée, prononcé que quelques mots, avec votre permission, je reprendrai mon discours dès le commencement. Il est important que M. le comte soit bien au courant des faits qui se passent, afin qu'il puisse continuer à donner à la religion un concours aussi utile et aussi précieux que celui qu'il lui a accordé jusqu'à ce jour.

Le comte salua modestement le duc.

M. de Rohan reprit :

— Messieurs, la situation dans laquelle nous nous trouvons est grave sans doute, mais pas autant que quelques-uns d'entre nous semblent le supposer ou le craindre. La défection presque entière du Languedoc et de la Guienne, nous a, j'en conviens, privés de l'assistance de beaucoup d'amis dévoués et résolus. Nous sommes ici, messieurs, pour parler franc et dire les choses comme elles sont. Il nous faut bien connaître les ressources dont nous disposons et les dangers qui nous menacent, afin de pouvoir utiliser les premières et neutraliser les autres. La prise de Cléras est imminente. Là, nous perdrons trois mille hommes de bonnes troupes qui forment la garnison de cette ville. La chute de Saint-Jean d'Angély et des autres places maintenant au pouvoir de l'armée royale nous a privés de beaucoup de soldats, c'est vrai ; mais le connétable en a perdu beaucoup plus encore : l'armée royale fond comme neige au printemps.

Le plan défectueux adopté par le connétable de Luyne nous a donné le temps nécessaire pour fortifier, d'une façon formidable, les quelques places qui nous restent encore, nous a permis en même temps de concentrer nos forces, et par là même, de les rendre plus redoutables. Je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé ici même à Saint-Antonin. La ville est fermée il est vrai ; mais lorsque le duc d'Angoulême se présenta devant elle avec quatre mille hommes de pied et quinze cents chevaux, Saint-Antonin était dépourvu de vivres, presque de munitions ; la ville ne renfermait qu'une garnison de deux cent cinquante hommes ; cependant la contenance des habitants fut si fière, leur dévouement si entier, leur résistance si héroïque, qu'après deux assauts qui durèrent plusieurs heures, le duc d'Angoulême fut contraint de se retirer, tranchons le mot, de se mettre précipitamment en retraite ; ses soldats étaient braves, aguerris ; ils n'avaient en face d'eux que des bourgeois paisibles, ignorants des choses de la guerre, pères de famille pour la plupart ; mais ces bourgeois défendaient leur ville, ils combattaient pour la religion, pour leurs femmes, pour leurs enfants. Dieu sourit à leurs efforts ; les mercenaires du duc d'Angoulême furent battus et Saint-Antonin fut sauvé.

De chaleureuses acclamations, de frénétiques cris de joie accueillirent les généreuses paroles du duc de Rohan et interrompirent en cet endroit son discours.

Le duc sourit doucement ; il attendit que le calme se fût à peu près rétabli, puis il continua :

— *Devant de tels faits, messieurs, toute discussion serait superflue. Ce connétable de Luyne, dit-on, va marcher sur Montauban et l'investir, tant mieux ! je voudrais que déjà le siège fût commencé. Montauban, sachez-le bien, messieurs, est aujourd'hui le boulevard le plus formidable de la foi protestante, La Rochelle elle-même n'arrive qu'en seconde ligne. Nous sommes au mois d'août ; les tempêtes de l'automne vont se déchaîner dans nos montagnes, fondre sur l'armée royale et combattre pour nous. J'en ai la conviction, ni le roi, ni le connétable ne mettront jamais le pied dans Montauban. Deux hommes d'une valeur indiscutable, d'un talent hors ligne sont enfermés dans Montauban. Ces deux hommes sont : Dupuy, le premier consul qui, avec le gouverneur, M. d'Orval, a organisé la défense dans des conditions que je ne saurais trop louer, puis un saint ministre, que le souffle divin semble animer, maître Chamier, qui a su communiquer à toute la population sa généreuse résolution ; puis enfin, mon ami le plus intime, mon lieutenant le plus expérimenté, le plus dévoué, l'homme dont la fidélité et l'abnégation vous sont si bien connues, le duc de la Force, qui a juré en s'enfermant dans Montauban, que l'armée royale ne pénétrerait dans la ville qu'en passant sur son cadavre et sur ceux de ses enfants. Vous parlerai-je de la garnison, elle est faible, me direz-vous, elle se compose à peine de douze cents hommes ; oui, mais ces douze cents hommes sont des soldats déterminés qui se feront tuer plutôt que de reculer d'un pouce. J'aurais pu, et cela m'était facile, mettre une garnison beaucoup plus forte dans Montauban, je ne l'ai pas voulu.*

Ce qu'il nous faut, c'est économiser les vivres afin de traîner le siège en longueur et atteindre l'hiver dont les frimas balayeront comme une nuée de sauterelles les troupes royales mal disciplinées, affaiblies par les maladies et découragées par les souffrances d'un long siège sans résultat ; d'ailleurs, pour investir une ville comme Montauban et l'envelopper de tous les côtés à la fois, il faut — croyez-moi, ce calcul est exact — une armée d'au moins vingt-cinq mille hommes ; le connétable de Luyne ne dispose que de

la moitié au plus de cet effectif ; donc certaines parties de la ville resteront libres ; une porte au moins sera toujours ouverte ; par cette porte, si je le juge nécessaire, et qu'il en soit besoin, je pourrai faire entrer tous les secours qu'il me plaira.

— Vous ne comptez donc pas, monsieur le duc, vous enfermer dans la ville ? demanda M. de Penavère.

— Dieu me garde, mon cher baron, de commettre une folie aussi insigne : maître de Saint-Antonin et de Castres, à la tête de huit mille hommes résolus levés par moi dans les Cévennes, en Languedoc et même en Navarre et en Béarn, mieux vaut que je tiens la campagne, afin de neutraliser les opérations de l'armée de soutien, commandée par M. le duc d'Angoulême ; et parer aux éventualités que, surtout dans une guerre comme celle que nous faisons, il faut toujours prévoir. En tenant la campagne, j'intercepte ces convois, je neutralise ses efforts ; je la tiens dans une inquiétude continuelle, et j'empêche le connétable de tenter quelques-uns de ces coups de main hardis qui décident souvent à l'improviste du succès de la guerre.

— Oh ! oh ! dit en souriant M. de Penavère, vous faites, il me semble, monsieur le duc, bien de l'honneur à M. le connétable de Luyne ; je ne le savais pas si expert général.

— Eh ! monsieur, reprit le duc sur le même ton, ce n'est pas, croyez-le bien, la science de M. le connétable qui m'inquiète, je le sais parfaitement incapable d'aucune résolution sensée ; mais il y a près de lui M. le maréchal de Bassompierre, messieurs de Chevreuse, du Maine qui sont des soldats, ceux-là, et que le roi, malgré la malheureuse influence que le connétable exerce sur lui, peut écouter un jour ; alors, le cas échéant, ces officiers expérimentés que je viens de vous nommer nous donneront fort à faire. Ainsi je me résume, messieurs. Vous le voyez, à tout prendre, notre situation est bonne ; elle n'a rien qui doive nous inquiéter, au contraire ; si mes prévisions sont justes et rien jusqu'à présent n'est venu les démentir, nous devons infailliblement obtenir le succès de la campagne ; alors nous traiterons avec le roi dans des conditions qui nous permettront de nous faire rendre les franchises que nous avait accordées le feu roi Henri IV, et qui nous ont été si injustement enlevées. Mais pour atteindre ce résultat, messieurs, il nous faut rester unis, ne former qu'une masse compacte, ne pas mettre nos intérêts privés, nos ambitions mesquines, nos jalousies et nos haines particulières à la place de l'intérêt général. Il nous faut enfin continuer sans arrière-pensée, avec le plus grand dévouement, la plus complète abnégation, l'œuvre de régénération que nous avons entreprise. Puis-je compter sur vous, messieurs, comme vous pouvez compter sur moi. Parlez, je vous écoute. Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Clerac ; les haines, les dissensions ont seules causé la ruine de cette malheureuse ville ; il faut que cet exemple terrible nous profite ; que nous ne donnions plus au monde, qui a les regards fixés sur nous, un si déplorable spectacle. J'attends votre réponse, messieurs.

Le duc se tut.

Des bravos frénétiques éclatèrent alors de toutes parts.

L'enthousiasme était à son comble.

Le duc laissa se calmer peu à peu l'effervescence générale, indifférent en apparence à ce qui se passait, mais, en réalité, y prenant le plus vif intérêt.

Les notables causaient entre eux avec chaleur ; enfin, au bout de quelques secondes, l'effervescence qui régnait dans la salle se calma peu à peu, et M. de Penavère, au nom des bourgeois de la ville, prit la parole pour assurer le duc de Rohan que les chefs

de la religion réunis à La Rochelle lui ayant délégué tous leurs pouvoirs, ils considéraient comme un devoir d'obéir avec l'abnégation, la plus complète aux ordres qu'il lui plairait de leur donner, convaincu à l'avance que tout ce qu'il ferait serait dans l'intérêt de la religion ; que Dieu, dont la bonté ne leur avait jamais fait défaut dans les circonstances critiques où ils s'étaient trouvés, ne voudrait pas les abandonner dans la circonstance actuelle. Ils remerciaient humblement M. le duc de Rohan d'avoir daigné leur communiquer les hautes combinaisons stratégiques que lui inspirait son vaste génie, mais que le soin qu'il avait pris, tout en les honorant, était inutile, parce qu'ils étaient résolus à le suivre n'importe où il lui plairait de les conduire.

Le duc de Rohan remercia chaleureusement les notables de la confiance qu'ils lui témoignaient ; il acheva de les réduire par ses manières affables qu'il savait si bien employer lorsque les circonstances l'exigeaient ; puis il leva la séance.

Les échevins, les notables ministres, s'éloignèrent après avoir gravement salué le duc de Rohan ; il ne demeura plus dans la salle, dont la porte fut fermée derrière eux, que le duc, le gouverneur, le comte du Luc et quelques officiers composant l'état-major du duc, et parmi lesquels Olivier reconnut plusieurs de ses anciennes connaissances.

— Ça ! messieurs, dit gaiement le duc lorsqu'il se retrouva seul avec ses partisans, caissons un peu à cœur ouvert, maintenant que ces braves gens sont partis. De par Dieu ! chers amis, ce n'est pas une meute facile à conduire que messieurs les bourgeois, si dévoués qu'ils soient à votre cause ; ils ne voient plus loin que les tours de leur beffroi ; pour eux, Dieu me pardonne ! la commune résume tout ; les grands intérêts politiques ne les touchent que médiocrement, lorsqu'ils n'ont pas un rapport direct avec leurs intérêts particuliers. Le diable soit des maraudeurs, couards et intéressés.

— Eh ! là doucement, monsieur le duc, dit en riant M. de Penavère, vous oubliez que c'est moi qui les gouverne.

— C'est vrai, baron ! mais je ne vous fais pas l'insulte de vous confondre avec eux.

— Eh bien, duc, voulez-vous que je vous donne franchement mon opinion ?

— Pardieu !

— Eh bien, je vous trouve dur pour ces braves gens qui, en somme, vous en conviendrez avec moi, ont beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette affaire. Eh ! mon Dieu, les bourgeois sont égoïstes, j'en conviens, mais c'est cet égoïsme-là même qui vous les donne parce qu'ils voient en vous le seul homme capable de les défendre, de les protéger et de les aider à conserver les richesses acquises par leur travail.

— Je partage parfaitement votre avis, mon cher Penavère, seulement vous conviendrez avec moi qu'ils sont assommants.

— Oh ! quant à cela, monsieur le duc, je vous les abandonne, répondit en riant le gouverneur, rire qui se communiqua aussitôt aux autres gentilshommes.

— Messieurs, veuillez m'attendre un instant, reprit le duc de Rohan, j'ai quelques mots à dire à M. du Luc, je ne vous demande que cinq minutes. Veuillez me suivre, mon cher comte, ajouta-t-il en s'adressant à Olivier.

Tous deux passèrent alors dans un cabinet contigu et dont la porte se trouvait à l'extrémité de l'estrade.

Après que le duc de Rohan eut laissé retomber derrière lui la portière, il s'inclina avec un sourire charmant devant Olivier.

— Mon cher comte, lui dit-il avec rondeur, une explication est nécessaire entre nous. Cette explication, que des circonstances impérieuses et indépendantes de notre mutuelle volonté ont différée jusqu'à ce moment, est devenue indispensable.

— Indispensable en effet, monsieur le duc, répondit sérieusement le comte, intérieurement étonné de la façon franche dont le duc allait au-devant de ses desirs.

— Mon cher comte, reprit le duc de Rohan, en toute affaire il n'est tel que de bien s'entendre. Je ne vous demande que quelques secondes d'attention. Vous m'en voulez, et vous avez tort ; vous me croyez coupable, je ne le suis pas.

— Monsieur le duc ! fit le comte avec hauteur en posant la main sur la garde de son épée, entre gentilshommes de notre sorte, il n'est qu'une manière de prouver son droit.

— Très-bien, monsieur, je vous comprends : cette manière je la connais aussi bien que vous ; je crois avoir prouvé qu'elle n'avait rien d'effrayant pour moi.

— De plus longs discours seraient oiseux entre nous, monsieur le duc, je n'ai eu jusqu'à présent que trop de patience.

— Eh ! monsieur s'écria le duc avec hauteur, vous parlez de patience, ayez-en donc encore, j'en ai bien, moi !

— Vous ? reprit vivement le comte.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 34.)

INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un $\frac{1}{2}$ cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédions un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

LES EDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie},

Boite 1986, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques